

## PACAUD, GEORGES-JÉRÉMIE (1816-1896)

Georges-Jérémie Pacaud, bourgeois, né à Batiscan, Québec, le 31 mars 1816, décédé à Princeville, Québec, le 16 septembre 1896. Il avait épousé Marie-Georgiana C. Mondelet à Montréal en 1853. Enterré au Cimetière Mont-Royal.

Photo Musée McCord : Georges-Jérémie, Georgiana et Susanne, 1864.



Les ancêtres Pacaud étaient de la région de Bordeaux et ils étaient venus à Québec quelques années avant la conquête<sup>1</sup>. Georges-Jérémie Pacaud naît dans une famille catholique le 31 mars 1816, fils de Joseph Pacaud, charpentier, navigateur et négociant, baptisé le 30 juin 1867 à Saint-Vallier ( Bellechasse) et Angélique Brown (Braun) née à Québec le 19 octobre 1786. Le père de Georges-Jérémie mourra du choléra à Québec le 3 novembre 1834, âgé de 48 ans. Angélique ne décédera que trente ans plus tard à Nicolet le 25 août 1864.

La famille est assez à l'aise et Jérémie peut bénéficier d'une solide instruction comme le reste de la famille, ses quatre sœurs comprises. À l'instar de ses frères, il a fréquenté le séminaire de Nicolet. L'année scolaire s'étendait alors d'octobre à août et les études classiques comptaient sept ans ne comprenant qu'une seule année de philosophie. Son cheminement indique cependant une progression lente avec, en 1828-29, la classe préparatoire suivie des éléments latins qu'il semble redoubler, puis il est deux années de suite en méthode avant de faire en 1833-1835 régulièrement les deux années suivantes, interrompant la rhétorique en février plutôt que de la poursuivre jusqu'en août<sup>2</sup>. Doit-on voir là un certain désintérêt pour cette filière scolaire dont il sentait moins la nécessité pour gagner sa vie ? Notre question reste en suspens.

Tous les enfants de la famille demeureront officiellement catholiques, bien que libéraux et très critiques à l'égard du clergé, sauf Georges-Jérémie qui deviendra anglican. Les deux premiers enfants de Joseph Pacaud naquirent à Québec, tous les autres à Batiscan. On trouvera en annexe d'autres informations généalogiques sur les enfants de la famille Pacaud/Brown que Renaud LaVergne prend la peine de détailler, du moins pour les hommes. Il ajoute : « Comme on peut en juger, cette famille Pacaud était alliée, à l'aurore du XIX<sup>e</sup> siècle, aux familles les plus en vue du pays, Barthe, Mondelet, Lacoste, Turcotte, LaVergne et bien d'autres. Inutile de dire que dans cette famille distinguée, où

<sup>1</sup> Ce texte est largement tributaire des biographies des Pacaud du *DBC*, Philippe-Napoléon (et de son fils Ernest) et aussi de son frère Edouard-Louis et d'un texte très catholique de Renaud Lavergne (1880-1965), probablement écrit en 1925 ou 1930, particulièrement le chapitre 5 qui porte directement sur la famille. Voir [Renaud La Vergne], *Histoire de la famille Lavergne*, B. C. Payette, compil. Montréal, [1970]. Nous avons parfois repris tels quels certains passages de ces sources. Nous ne visons pas à faire l'histoire de la famille qui est assez complexe, mais plutôt à nous intéresser au couple qui est devenu protestant, Georges-Jérémie Pacaud et Georgiana Mondelet.

<sup>2</sup> Merci à Madame Marie Pelletier, archiviste au Séminaire de Nicolet, de nous avoir donné des précisions à ce sujet.

grandissaient sept garçons intelligents et ambitieux, on respirait à pleins poumons les idées nouvelles qui arrivaient de France. Livres et pamphlets en assuraient l'importation avec l'amour de la liberté. »

Renaud LaVergne par ailleurs consacre tout son chapitre 5 à la famille Pacaud parce qu'elle va être mêlée à la vie de Louis et à celle de Joseph La Vergne pour un temps. Cette famille Pacaud « donna au pays des fils qui devaient se distinguer par leurs talents, leur patriotisme, leur bravoure et même leur originalité ; ce qui la rend particulièrement intéressante » (p. 26).

« L'Insurrection de 1837 fut pour cette jeunesse courageuse l'occasion de prendre une part active au combat, au péril de leur vie, afin de faire triompher cette liberté étouffée depuis la cession du Canada par une bureaucratie anglaise aussi sectaire que tatillonne. Louis-Olivier David et Louis Fréchette nous parlent dans leurs écrits des gestes héroïques et palpitant d'intérêt de ces frères Pacaud. [...] Tous, sans exception, étaient des gaillards peu ordinaires qui ne méritent pas l'oubli » (p 27).

Philippe-Napoléon avait fait parti du Comité organisateur du mouvement patriote et avait été nommé commissaire général des armées canadiennes. Après la défaite, il avait eu recours à divers stratagèmes pour échapper aux autorités, notamment en se terrant pendant quelque temps au séminaire de Saint-Hyacinthe, déguisé en ecclésiastique. La proclamation d'amnistie du 28 juin 1838 lui avait permis de regagner impunément son foyer. Son frère Charles-Adrien fut lui aussi obligé de fuir. « Assez heureux pour atteindre les Bois-Francs, dit Renaud LaVergne, il vécut dans les érablières près des colons les plus éloignés de Princeville, qui le ravitaillèrent jusqu'à ce qu'il put sortir librement. » Enfin, Georges-Jérémie qui s'est joint à ses deux frères mais nous n'avons pu retrouver quel a été son rôle exact. Il en était certainement puisqu'il a pris la peine d'indiquer sa participation patriote même sur sa tombe au Cimetière Mont-Royal.

Renaud LaVergne précise encore que, dans les années 1840, cinq des frères Pacaud vinrent s'établir dans les Bois-Francs : Louis-Edouard et Hector se fixèrent au chef-lieu Arthabaskaville; Georges-Jérémie, que nous suivons particulièrement, et Charles-Adrien s'établirent à Princeville; Philippe-Napoléon ouvrit son étude de notaire à Saint-Norbert d'Arthabaska. Ils s'établissaient dans ce pays au milieu d'une population formée en majorité de colons pauvres et ignorants. Les idées libérales de ces nouveaux venus et le zèle à les défendre leur attirèrent l'opposition d'un clergé conservateur, plus ou moins instruit et cultivé, habitué à l'obéissance de ses ouailles. Dans un tel milieu, selon LaVergne toujours, les Pacaud devinrent vite des mécréants qui ne craignaient ni Dieu ni diable. Les bureaucrates du temps ne pouvaient pardonner aux Pacaud ni leur franc-parler, ni l'auréole que leur valaient les heures sombres de notre histoire. Eux qui n'avaient craint les balles anglaises ni à Saint-Charles ni à Saint-Denis-sur-Richelieu, devaient recevoir chacun leur part de remontrances de leur curé.

Pour mieux saisir le personnage de Georges-Jérémie Pacaud et son rôle dans le village, on peut prendre le cas de Joseph LaVergne, jeune notaire qui se cherche une maison (à une date non précisée). Il va voir ce notable. « L'accueil de ce petit homme

maigre, aux traits fins, aux yeux noirs et vifs, avait été vraiment cordial. [...] Tout chez lui plaisait : sa conversation était brillante ; la distinction de son langage et de ses manières dénotait un homme cultivé et de bonne compagnie. Son intérieur lui-même était de bon goût et même luxueux pour la campagne. [...] Monsieur Pacaud possédait une grande et belle maison face à la gare du chemin de fer. [...] Un immense jardin entourait cette maison. Une haie de lilas longéait le rez-de-chaussée pour en masquer la hauteur et compléter l'ensemble (p 20-21).

Georges-Jérémie Pacaud lui montre alors la maison d'à côté qu'il est prêt à lui vendre 1600\$, payables cent dollars par année à six pour cent d'intérêt. Le notaire trouve les conditions de paiement faciles et la maison lui convient parfaitement. Les frères Pacaud, Georges-Jérémie et Edouard avançaient ainsi de l'argent aux colons (comme cela se faisait aussi ailleurs à cette époque d'avant les caisses populaires) pour faciliter le défrichement de leurs lots, malgré le risque que ces prêts pouvaient représenter. Et ces colons gardaient un excellent souvenir de ces hommes, même si d'autres qui n'avaient pas eu affaires à eux préféraient faire courir des bruits contre ces « riches ». L'auteur critique même son parent Armand Lavergne pour les souvenirs déformés qu'il a donnés de Georges-Jérémie, osant erronément parler d'usure à son sujet dans *Trente ans de vie nationale* (p. 23-24)<sup>3</sup>.

Le village de Princeville pouvait compter bon nombre de citoyens instruits, comme cela se rencontrait dans plusieurs villages à l'époque, même si la masse était encore peu scolarisée. Georges-Jérémie épousa à Montréal à l'église Notre-Dame le 9 juin 1853 Marie-Georgiana-Clorinde Mondelet (11 mars 1831 – 11 mai 1910), fille du juge Mondelet. Leurs enfants sont nombreux. Compte tenu de la régularité des naissances constatées, il est probable que quelques années manquantes aient comporté aussi des naissances que nous n'avons pas retrouvées.

---

### Enfants

Marie Elisabeth Clorinda Susanne, née à Montréal le 3 juin 1854, décédée au même endroit le 19 juillet 1854.

(Marie-Adèle-Charlotte-) Evelyne, née à Montréal le 26 octobre 1855, épouse le 7 octobre 1880 à Montréal (St. James the Apostle, anglicane) George N. Monham (date de naissance et profession inconnues) décédée (où?) le 22 février 1946 (enterrée CMR)

(Marie-Rachel-Letitia-) Georgiana, née à Montréal le 8 janvier 1857, épousera le 7 octobre 1888 à Montréal (St. James the Apostle, anglicane) John Robert Foster (photo 1900) (date de naissance inconnue), agent (importation de thé?) décédée en 1933,

Marie Stéphanie Elizabeth Columbia née à Montréal 26 mai 1858, décédée probablement à Princeville le 31 juillet 1875.

Marie Angélique Frances Hilda, née à Montréal le 27 septembre 1860, décédée avant 1867

---

<sup>3</sup> On a d'autres cas où il peut acquérir un bien ou une maison parce qu'il le peut. Le 25 septembre 1877, il acquiert des biens dans la faillite de Charles Nicodème à Victoriaville.

(parce qu'il existe un doublet de ce nom, voir ci-après)  
William George Washington né à Princeville le 29 novembre 1862 et même au même endroit le 3 février 1866  
Marie Susanne, vers 1864 (la Susan de la photo de famille de 1864, Musée McCord), morte avant 1867, (doublets ci-après pour Marie Susanne et pour Frances Hilda).  
 (Francis Abraham) Lincoln, né à Montréal 13 septembre 1865, en 1871 il est à Princeville, en 1901 à Montréal, (entrepreneur, célibataire)  
 décédé à Montréal le 29 janvier 1914 (St. James the Apostle et Cimetière Mont-Royal)  
 Marie Susanne Frances Hilda, à Princeville 11 avril 1867,  
 épouse Philip Stephens (v 1886),  
 morte (en couches probablement) à 20 ans le 23 mars 1887.  
 Charles George Washington (2<sup>e</sup> du nom) né à Princeville (Saint-Eusèbe de Stanfold) le 6 février 1869



épouse Henriette Fauteux (1880-1923)  
 A son bureau de Princeville en 1898 (photo)  
 agent de change, courtier  
 et dramaturge (prix du Gouverneur général en 1909)  
 décédé en 1927

Leur fille Henriette Lucille Eveline (27 août 1907, mourra célibataire le 26 décembre 2014 à l'âge de 106 ans)

Il y a la possibilité ici d'une autre naissance à Princeville vers 1871, enfant décédé avant 1881.

(Arthur) Duncan, né en 1873 à Princeville  
 quitte pour les États-Unis en 1900 et s'établit à Chicago (Cook) IL,  
 épouse Julia-Louise Mack (1873 - ?) à Chicago le 27 mars 1905. Ils auront quatre enfants. Il semble alors courtier en grains et aurait fait beaucoup d'argent quand le marché de l'avoine avait connu un sommet cette année-là. Il avait quitté sa profession pour se lancer dans le commerce, mais après deux ans, était revenu à son premier métier et rejoint le Board of Trade qu'il avait quitté. On sait qu'il exerce encore ce métier en 1920. Nous ignorons la date de son décès qui a eu lieu après 1930.

---

Georges-Jérémie ne sera pas le seul contestataire de l'Église catholique qui confondait alors religion et politique et visait à établir son pouvoir un peu partout dans les années 1870. Son frère Edouard-Louis s'était établi à Arthabaskaville en 1861 ou 1862. En peu de temps, il se trouva de nouveau comme avocat à la tête d'une excellente clientèle. « Il ajouta à sa notoriété en défendant avec succès, de 1864 à 1866, son frère Philippe-Napoléon dans un retentissant procès contre le curé de la paroisse Saint-Norbert (à Norbertville), au cours duquel ses adversaires le qualifièrent de « superlativement zélé. » (DBC) Le curé d'Arthabaska se servait de la chaire à des fins politiques, soulevant l'ire de certains des fidèles qui voyaient clair dans son jeu. Louis-Edouard le contestait après la messe sous le regard amusé des autres paroissiens (p 31). Par ailleurs, la famille Pacaud soutenait ouvertement la candidature de Wilfrid Laurier dans Drummond-Arthabaska.

À son tour, Georges-Jérémie eut maille à partir avec son curé qui critiquait l'approche des libéraux. En 1870, le Concile du Vatican définit l'infaillibilité pontificale. Pourtant, toute une école internationale contestait une telle définition à commencer par l'évêque d'Orléans en France. Les journaux et les pamphlets la faisaient connaître au Québec même si le curé défendait évidemment la position officielle de son Église. C'est l'épouse de Jérémie, Georgiana Mondelet, fille du juge Mondelet, qui mit le feu aux poudres. Elle tenait chez elle un salon littéraire dans sa belle maison de Princeville. Elle y recevait l'élite libérale locale. On est au courant de ce qui se passe ailleurs et on n'est pas tendre pour le clergé ultramontain, qui pour sa part fait des pieds et des mains contre les libéraux parce qu'on craint que ce courant n'amène la laïcisation de la société (lui faisant évidemment perdre son pouvoir qu'il juge supérieur à celui de l'État). L'année même de sa proclamation, le cercle littéraire se prononce ouvertement contre le dogme de l'infaillibilité papale. À l'occasion d'une confession, le curé (de Saint-Eusèbe de Stanfold) l'accuse ouvertement de refuser de se soumettre. Que les pères du Concile pouvaient se passer de ses opinions sur la question et il lui refuse l'absolution. Le ton monte à la sacristie devant d'autres fidèles et Madame Pacaud quitte l'église en furie. Le couple devient ouvertement anglican<sup>4</sup>. Étant donné l'importance de ces personnages, la presse anglo-protestante souligna ce différend. Ostracisés par la communauté (dit Edmond LaVergne), les Lavergne aurait habité une maison hantée par le diable.

Edmond LaVergne poursuit : « Cela n'empêchait nullement la petite société d'Arthabaskaville de venir en bande, danser chez les Pacaud. Champagne et valses s'accordaient très bien. » Pour cet auteur, « catholique et français » sont inséparables selon la version ultramontaine du nationalisme d'alors. Donc, inévitablement, ajoute-t-il, « le couple vécut à l'écart, ne recevant que des amis anglais de Montréal, de Québec et d'Arthabaska ». En parfaite contradiction avec ce qu'il vient d'affirmer quelques lignes plus haut.

Ailleurs, il dit encore qu'un certain Théophile Girouard, commerçant de bois important dans la Province, possède plusieurs scieries dont celles de Betsiamis et de Princeville. On recevait, dit-il, chez M<sup>me</sup> Girouard, fille de Charles Pacaud et de Céline Boucher de la Bruyère. Femme du monde et amis de la distraction, sa porte, était largement ouverte, durant les longues absences de son mari, qui voyageait pour affaires même en Europe. Le whist, ce noble père du bridge, faisait le bonheur des familles bourgeoises de Princeville et d'Arthabaskaville qui se fréquentaient beaucoup. On dansait quelquefois chez M<sup>me</sup> Girouard et chez M<sup>me</sup> Jérémie Pacaud de Princeville, lorsque la jeunesse y était conviée. Le curé tonnait bien le dimanche suivant, les dévotes chuchotaient une semaine durant, puis tout rentrait dans l'ordre jusqu'à la prochaine fois (p 43). Donc, même chez ces libéraux catholiques, l'heure n'est pas à la soumission. « La

---

<sup>4</sup> Le récit de Renaud Lavergne reprend dans ce passage tous les clichés, présumés, qu'entretiennent les catholiques ultramontains à l'égard de tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Quelle horreur, en somme de devenir protestant! (particulièrement aux pages 32-34). En devenant protestant, on perd automatiquement sa langue et on se met à ne fréquenter que des anglophones. « Pour elle comme pour toutes celles qui apostasient la religion catholique, la langue française est la seule perdante » (p. 34). On ne peut pas adopter sincèrement un autre point de vue que l'officiel. Et sa fin comme celle de son épouse ne pourra être que pénible! (p. 36, évidemment Hors de l'Église, point de salut... ou sauvée en secret par un rituel final inconnu du reste de la famille. On est proche de la magie).

famille Pacaud a fait beaucoup pour le développement des Bois-Francs, pour les cantons de Stanfold et d'Arthabaska en particulier. Elle n'a pas semé en vain dans ce milieu arriéré et hostile aux idées de progrès et de liberté » (p. 37).

On voit que son épouse en mène large dans ce milieu. Anglicane, la famille le restera jusqu'à la fin. Georges-Jérémie est décédé à Princeville (Standfold) le 26 septembre 1896 à l'âge de 80 ans. Son épouse Marie-Georgiana, beaucoup plus jeune que lui (11 mars 1831), le suivra dans la tombe près de quinze ans plus tard, le 11 mai 1910. L'obélisque de la famille au Cimetière Mont-Royal à Montréal rappelle à tous le passé patriote de son mari.

De nombreux autres membres de la famille les y accompagnent, certains ayant gardé cette tradition jusqu'à nos jours (ainsi Georges-Washington Pacaud, (1869-1927) et son épouse Henriette Fauteux (1880-1923). Plusieurs Mondelet se sont alliés avec la famille Pacaud dans cette lignée protestante. La dernière inscription du monument étant Lucille Pacaud (1907-2013, 106 ans, restée célibataire).

Revu le 23 janvier 2016

Jean-Louis Lalonde

#### Annexe

#### **Les enfants de Joseph Pacaud dit Lareau et Angélique Brown (Braun)**

*(sources principales : Renaud LaVergne et Généalogie Québec)*

1. Joseph-Narcisse, le 30 janvier 1811, bourgeois, célibataire, habite Nicolet et héberge sa mère (recensement de 1861) Angélique Brown (Braun).  
décédé le 4 mai 1886, inhumé à Arthabaska.
2. Philippe-Napoléon, né à Saint-Norbert le 22 janvier 1812, notaire (voir DBC et 1837@1838)  
épouse le 9 septembre 1834 à Boucherville, Aurélie-Julie-Charlotte Boucher (1809-avant 1847)  
épouse en 2<sup>e</sup> noces le 19 janvier 1847 à Trois-Rivières, Claire-Clarice Duval (v1827-1898), ils auront cinq enfants  
décédé le 27 juillet 1884 et inhumé à Saint-Norbert d'Arthabaska.
3. Charles-Adrien, le 14 juillet 1813, marchand. Il s'était fixé à Princeville en 1853, et y est resté au moins jusqu'en 1871, puis est allé à Saint-Norbert près de son frère le notaire Philippe Pacaud,  
épouse à Boucherville le 24 février 1835 Céline Boucher de la Bruère (Bruyère), (Boucherville 9 nov. 1817-11 oct. 1904) ils ont une fille Hilda, née v. 1867.  
mort le 1<sup>er</sup> janvier 1899, inhumé Arthabaska. (Elle mourra à Smith Falls, ON, 11.10.1911)
4. Louis Edouard, (ou Édouard-Louis), né le 20 janvier 1815, sera avocat à Arthabasca,  
épouse Anne Hermione Dumoulin, Yamachiche, 28 juillet 1841  
puis Françoise Dumoulin (cousine) 2 juillet 1868 à Trois-Rivières (voir DBC),  
décédé 18 novembre 1889, inhumé à Arthabaska (photo dans Généalogie Québec)

5. George-Jérémie, le 31 mars 1816, bourgeois, devenu anglican en 1870,  
épouse vers 1854 Marie-Georgiana Mondelet (11 mars 1831 – 11 mai 1910)  
(voir le texte ci-dessus pour ses enfants)
6. Angélique-Léonore v1817 ou 1818  
épouse Guillaume French (1810-1885), médecin, le 6 septembre 1836 à Notre-Dame-du-Rosaire de Saint-Hyacinthe  
décédée, année non retrouvée
7. Louise-Adélaïde, née le 14 avril 1819 à Trois-Rivières  
épouse à Trois-Rivières le 23 janvier 1844 Joseph-Guillaume Barthe, auteur, avocat, journaliste, homme politique et fonctionnaire, (1816-1893), biographie dans le DBC Ils eurent sept enfants dont Émilie Barthe, la mère d'Armand La Vergne, d'où le récit de Louis La Vergne sur Arthabaska. Voir aussi le DBC pour Emilie Barthe et pour Armand La Vergne.  
inhumés d'abord au cimetière Notre-Dame à Montréal le 7 août 1893, mais ils sont exhumés du cimetière catholique par Mgr Fabre aidé par des avocats (raison? demande famille ou vision religieuse?) et réinhumés tous deux à Arthabaska. Par ailleurs, on sait que Joseph-Guillaume Barthe (époux de Louise-Adélaïde Pacaud) est enterré régulièrement dans le cimetière catholique Notre-Dame-des-Neiges à Montréal le 7 août 1893. Le couple sera exhumé en novembre de la même année avec l'autorisation de Mgr Fabre à la demande de la famille et rapatrié au cimetière d'Arthabaska.
8. Théophile Hector, 1821, marchand, juge de paix à Nicolet  
épouse vers 1846, Emmilie Elise Bistodeau (née 2 nov 1823 à Saint-Ours)  
Ils ont 6 enfants au recensement de 1861, avec un commis, deux domestiques et une servante  
mort en 1865, inhumé à Nicolet. Leurs fils Oscar (17 juin 1848) épouse Henriette French de Saint-Hyacinthe
9. Élisabeth-Esther, née le 10 novembre 1822  
épouse le 7 nov 1842 à Trois-Rivières Louis-de-Gonzague Duval (v1820 - ?)
10. Henriette Pacaud, née le 1<sup>er</sup> avril 1825  
épouse 19 mai 1856 Georges Bistodeau (1829-1896) à Nicolet  
enfant : Flore vers 1860  
décédée le 24 mai 1906 à Nicolet